

Certes, mais les églises, tout comme les civilisations, sont mortelles, ou du moins se transforment-elles. Cette métempsychose emprunte parfois des voies surprenantes : méditons ainsi sur le destin de Saint-André de Rezé, décidément le laboratoire de l'architecture nantaise contemporaine, œuvre géométrisante de Jacques Chénieux (1962-1964), laquelle, par un coup du sort, de célestes rafales en 1977, s'est vu désaffectée au culte et transformée en 1991 par Massimiliano Fuksas en un plus laïc Espace Diderot...

Que l'on me permette de terminer de façon tout à fait personnelle en usant du privilège d'un critique un peu ému, pour évoquer Sainte-Famille à Beautour, en Vertou. Elle fut érigée en église paroissiale vers le milieu des années 1960 en supplantant Notre-Dame-des-Victoires, chapelle bâtie à la fin du XIX^e siècle par Georges Tertrais mais devenue excentrée par rapport à une zone pavillonnaire alors en pleine expansion. Le baraquement initial fut remplacé dans les années 1970 par la modeste église actuelle, œuvre de M. Champenois. Les qualités architecturales intrinsèques de ce simple parallélépipède percé de claustras et pourvu d'une charpente en lamellé-collé ne sont en rien exceptionnelles. Sa construction fut la grande œuvre de l'abbé Théophile Baguet (1923-2002), ordonné prêtre à Nantes en 1947, son curé d'octobre 1967 à septembre 1979 : je suis heureux d'avoir été son ami.

Philippe GUIGON

Alain CROIX (coordination et responsabilité scientifique) *et al.*, *Nantais venus d'ailleurs : histoire des étrangers à Nantes des origines à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes / Association Nantes-Histoire, 2007, 431 p.

Ce livre est issu d'un atelier d'histoire organisé par l'Association Nantes-Histoire. Affichant leur tendresse pour leur ville et leur sympathie pour les plus faibles, les 30 auteurs se sont fixé pour objectifs d'écrire un livre scientifique et sensible, de constituer un outil au service de tous ceux qui pensent que les hommes sont faits pour s'enrichir de la différence, et encore d'apporter une contribution à une identité nantaise plurielle.

L'objet d'étude est à préciser. L'étranger l'est par le regard de l'autre. Étant tous nés d'un étranger, l'histoire des étrangers est celle de la construction d'une communauté d'étrangers ayant appris à vivre ensemble et qui est renouvelée sans cesse par l'apport d'autres étrangers. Aussi le livre se définit-il comme une histoire de l'intégration ou de ses échecs.

Les étrangers n'apparaissent dans toute leur diversité qu'à partir de la fin du xv^e siècle. Jusqu'au xviii^e siècle, le cadre est celui d'une grande ville ouverte sur l'Atlantique. Certains étrangers sont les «bienvenus» en raison de leur l'utilité sociale fondée sur la compétence technique (soldats, canonniers), ou la fonction marchande, et leur religion catholique. La communauté espagnole – longtemps la plus importante – s'intègre. Les Irlandais aussi après avoir formé une communauté très soudée par la religion : ils s'installent avec leur clergé catholique. D'autres groupes sont réprouvés ou méprisés du fait de leur profession, niveau d'aisance, origine géographique ou religion. C'est le cas des Portugais assimilés aux marranes et victimes d'émeutes en 1636 et 1637 ; des protestants, dont les Hollandais perçus également comme des concurrents commerciaux. En ce qui concerne les pauvres affluant périodiquement, le durcissement des autorités se fait plus net à partir de la fin du xvi^e siècle. Quant aux migrations de travailleurs, elles reposent sur des réseaux et des spécialités.

Au xviii^e siècle, Nantes devient une très grande ville et un grand port d'importance mondiale. Jamais la ville n'a accueilli autant d'immigrés proportionnellement à sa population. Elle est une «ville ouverte». Le rayon du recrutement dense s'allonge un peu plus au «grand Ouest», qui assure la croissance de la ville, sa construction, et fournit des marins aux navires. Le pouvoir économique est tenu par la classe des négociants qui s'ouvre aux industriels parmi lesquels des étrangers jouent un rôle décisif dans certains secteurs : verrerie, fabrications d'indiennes. Le point est fait sur la présence des Noirs (peut-être un millier y a séjourné). L'idéologie raciale est réelle mais n'est pas encore diffusée en milieu populaire.

La Révolution conduit à la redéfinition de la notion d'étranger : celle d'étranger à la ville s'estompe alors que s'impose celle d'étranger à la nation. Nantes reçoit des réfugiés : Acadiens et Canadiens ; habitants de Saint-Domingue et des autres Antilles ; «réfugiés de la Vendée» fuyant l'insurrection vendéenne (peut-être 10 000 personnes). Ils bénéficient de solidarité, voire, dans le cas des réfugiés vendéens, de fraternité, et encore de droits reconnus.

Des années 1800 aux années 1880, les ressortissants étrangers sont peu nombreux (538 en 1851). La prééminence anglaise (jusqu'en 1850) révèle l'avance technique de l'Angleterre. La ville reçoit aussi des réfugiés politiques : carlistes espagnols, Polonais qui s'intègrent. Toutefois, la ville a «deux visages». En effet, elle pratique un temps la traite illégale, les pauvres sont regardés et traités comme de vrais étrangers. Ils sont victimes – et tout particulièrement les Bas-Bretons de la seconde vague de migration – d'une «terrible xénophobie sociale».

Dans les années 1880 à 1914, la nouveauté tient dans le démarrage d'un véritable «tourisme professionnel» – les étrangers de passage entre

1897 et 1914, qui représente en moyenne 260 personnes par an. Trente-quatre nationalités sont attestées. Les étrangers installés restent peu nombreux : en 1891, 670 (0,5 % de la population totale, six fois moins que la moyenne française). Ils se fondent dans la population. Mais l'étranger est surveillé, méprisé, expulsé pour la moindre incartade. La xénophobie s'impose dans les années 1880 à 1914, mais cependant sans tomber dans la violence, alors que le regard porté sur les Bas-Bretons s'améliore.

1914-1918 ouvre «un nouvel univers» : celui de la mondialisation. Le manque de main d'œuvre suscite une politique d'embauche de travailleurs originaires du sud de l'Europe, Espagnols, Portugais, Grecs. La xénophobie rôde... Nantes est la ville relais des Américains vers le front et pour le retour : environ 200 000 Américains y passent. Les premiers moments sont euphoriques et l'admiration est réelle pour leur efficacité, mais le désamour apparaît rapidement. Il leur est reproché leur conduite dépravée, leur violence, leur racisme.

Pendant l'entre-deux-guerres, l'usine métallurgique des Batignolles fixe dans ses cités une colonie étrangère majoritairement autrichienne, tchèque et polonaise dont les activités syndicales et le supposé engagement communiste sont très surveillés et débouchent souvent sur l'expulsion. Ailleurs, se signalent quelques modestes concentrations d'étrangers : Italiens (625, les plus nombreux), Espagnols, surtout des Majorquins, bientôt renforcés par leurs compatriotes fuyant le franquisme. La xénophobie s'exprime désormais ouvertement et s'exaspère avec les effets de la Grande Dépression.

L'antisémitisme fait l'objet d'un chapitre qui couvre la période 1890 à 1945. La communauté juive est réduite (200 personnes à la fin du XIX^e siècle). En janvier 1898, dans le contexte de l'affaire Dreyfus, les devantures de huit magasins sont brisées, la synagogue dégradée, un magasin pillé. La violence retombe, mais l'antisémitisme imprègne toutes les catégories sociales et toutes les familles de pensée. L'Occupation marque le déchaînement : 121 juifs nantais sont arrêtés. Épisode dont la mémoire reste occultée.

Sous l'Occupation, sont établis à Nantes un camp de travail pour y accueillir les mendiants et sans domicile fixe, et d'autres «camps d'hébergement surveillés» en particulier pour les réfractaires au service du travail obligatoire. La communauté italienne fait l'objet d'une longue étude, ainsi que les immigrés espagnols.

Un autre monde commence avec les «Trente Glorieuses». L'immigration se développe rapidement au cours des années 1960 et plus encore au début des années 1970 (2 909 personnes en 1968, 5 315 personnes en 1975). D'autre part, la présence étrangère se transforme, de nouvelles origines

apparaissent : Portugais (700, dont la moitié arrivent entre 1969 et 1971), Marocains, Tunisiens, Algériens (900 en 1960, originaires surtout de Kabylie), Yougoslaves, Turcs, Africains d'Afrique noire, Chinois, Indochinois. Le dernier chapitre porte sur la difficile intégration dans la France des « Trente Peureuses ». Chaque communauté fait l'objet d'une étude minutieuse, ainsi que la politique municipale. En 1999, Nantes compte 3,9 % de population étrangère. Cette présence étrangère est remarquable par sa diversité.

Le racisme donne lieu à une enquête d'opinion réalisée à l'occasion de la réalisation du livre. Elle indique qu'à Nantes aurait fonctionné un modèle d'intégration. La capacité à intégrer des immigrés d'abord venus seuls et pour travailler, puis rejoints par leur famille, ou en fondant une à Nantes, dans la première moitié du XX^e siècle, aurait continué à opérer avec les Portugais et surtout avec les immigrés issus de cultures non européennes, Maghrébins, Africains venus du sud du Sahara, réfugiés asiatiques, voire Turcs. Cela signifierait qu'il existerait à Nantes un contexte culturel, idéologique, capable de limiter les ravages du racisme. Mais, comme le soulignent les auteurs, s'intégrer ne signifie pas vivre ensemble....

La richesse du livre tient encore à l'abondance et la qualité de l'illustration, de la cartographie et des documents en particulier d'archives qui y figurent.

Alain GALLICÉ

Histoire(s) de jardins-Usages et paysages à Rennes sous la direction de Catherine Laurent, Archives municipales de Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, 191 p.

Cet ouvrage est dû à un collectif d'auteurs dirigés par notre ancienne présidente Catherine Laurent et éclairés par l'expertise de Louis-Michel Nourry, conseiller scientifique dans un domaine où il fait référence. Il a été réalisé en accompagnement d'une fort jolie exposition présentée au Centre d'information sur l'urbanisme en 2008 et dont les organisateurs étaient les Archives municipales, la direction des jardins et la direction de l'aménagement et de l'urbanisme de la ville de Rennes ; la deuxième partie de l'ouvrage (pp. 76-165) constitue le catalogue de cette exposition dont elle reproduit les pièces.

Rennes met aujourd'hui à disposition de ses habitants près de 800 ha d'espaces verts publics qui représentent 15 % de l'ensemble du territoire communal : toutes les grandes villes peuvent-elles se targuer de tels chiffres ? Comme on s'en doute, semblable présence de la nature dans la